

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

Quand l'argent a toute la force, les hommes ne sont plus touchés que par les écrits qui les font pâlir. Il faut que l'écrivain leur prenne la vie avec le cœur.

Joë Bousquet



Midi Noir. Après les bûchers de l'hérésie. D'autres feux, aux flammes noires, grasses et mouillées. C'était

pendant cet été. On a touché au livre. Au libre. Au vivre. Quelques 10000 enfants de la solitude et du silence, de Saint Augustin à Catherine Millet, ont été souillés, recouverts d'huile de vidange et de gaz oil. C'était à l'abbaye de Lagrasse, dans l'Aude. À l'occasion du dixième Banquet du Livre dont le thème cette année était "La nuit sexuelle", référence au titre à paraître de Pascal Quignard, qui en était l'invité d'honneur.

Et nous qui pensions que notre temps n'attendait plus rien des livres! Qu'ils n'étaient plus qu'objets de consommation, vaguement décoratifs, marchandises livrées en pâture à chaque rentrée littéraire – Vous avez vu les chiffres de Livres-hebdo: 727 romans et 568 essais et documents à paraître entre août et octobre! – à l'on ne sait trop quelle faim.

Eh bien – et c'est finalement assez rassurant! –, les livres font toujours peur. Une force insoupçonnée les hante, celle qui interroge le monde. Elle sème à profusion des points d'interrogation et nous mène sur le chemin où le comprendre reste possible. Les livres restent des lieux de reconquête. De réappropriation de soi et du cours de sa vie.

*

En cette fin d'été, nous nous engageons aux côtés des éditions de l'Amourier dans une période marquée certes par :

■ l'aide à la promotion des ouvrages à paraître cet automne: Marie-Claire Bancquart, Vincent Peyrel et votre serviteur, et plus tard, dans deux mois, Michaël Glück

■ l'animation de lectures publiques (Bibliothèque à vocation régionale de Nice, Maison de la poésie de Grasse, etc...)

■ l'animation de stands lors des festivals du livre comme, là très vite, près de chez nous, à Mouans-Sartoux, les 5,6,7 octobre, à Paris (Salon du livre, Marché de la Poésie...)

■ la participation au Printemps des Poètes 2008 soit à titre individuel ici ou là et ailleurs, soit collectivement comme à saint-Laurent-du-Var, Grasse...

■ Mais également avec en tête l'idée de donner à notre fête "Voix du Basilic" (à Coaraze les 6, 7 et 8 juin 2008) tous nos soins afin de fêter comme il se doit sa dixième édition: 3 jours au lieu de 2,

P. 1 - Éditorial

P. 2, 3 & 4 - Entretien d'Alain Freixe avec Marie-Claire Bancquart

Nouvelles parutions:

P. 4 - *Impostures* de Marie-Claire Bancquart
Note de lecture d'Yves Ughes

P. 5 - *Dans les rams* d'Alain Freixe
Note de lecture de Jean-Marie Barnaud

Sablier palmipède de Jacques Ferlay
Note de lecture d'Alain Freixe

P. 6 - *Nuée de corbeaux dans la bibliothèque* de Jean-Pierre Chambon
Note de lecture de Bernadette Griot

Si j'ai une âme de Vincent Peyrel
Note de lecture de Jean Princivalle

P. 7 - De la toile et quoi d'autre?

perso.orange.fr/michel.butor/

perso.orange.fr/henri.desoubeaux/index.html

P. 8 - Agenda des Amis

avec un vendredi sous le signe de l'écriture (atelier animé par Jeanne Bastide), et un week-end en présence du plus grand nombre possible d'auteurs de l'Amourier. Nous coéditerons pour l'occasion, avec l'Amourier, un livre anniversaire reprenant tous les entretiens que j'ai pu mener au cours de ces 27 numéros de notre *Basilic*.

*

Et toujours le livre comme un jardin de derrière, dont la porte ouvrirait sur un échange possible avec les figures de l'autre. Il est parfois difficile de regarder le visage de tel ou tel homme: SDF, malade, handicapé, fou, meurtrier... il est difficile d'envisager celui des personnages de Vincent Peyrel tant il est abîmé, abominable, radicalement autre avant qu'ils ne deviennent quelque chose comme des hommes, selon le titre choisi pour cette fiction s'inspirant d'un fait divers de la guerre de 14, *Si j'ai une âme*. Cette mise en doute de l'humain dans l'homme, cela que nous ne voulons pas voir, existe, bel et bien, dans notre monde toujours meilleur, on vous dit! Alors, de l'homme à l'homme, par où passe la mesure? S'il en est une?

Bel automne à tous, toutes!
Dans les livres!

Alain Freixe
Président de l'Association des Amis de l'Amourier

Hommes, regardez-vous dans le papier.

Henri Michaux

Marie-Claire Bancquart allie – chose rare encore ! – dans un projet de vie centré sur l'écriture ces deux qualités d'être d'une part, Normalienne, agrégée de Lettres classiques, docteur ès-Lettres, professeur émérite à la Sorbonne, spécialiste à ce titre de l'analyse des textes

et d'autre part, poète – une vingtaine de recueils – et romancière – 5 romans –, toujours présente sur le versant de la création.

Invitée à Nice par la revue Nu(e) que dirige Béatrice Bonhomme, elle a participé en 2004 à la manifestation "La poésie a un visage" à Grasse. Elle est depuis présente sur le site des éditions amourier.com dans le fronton À corps et



à cris. Ce titre choisi par Yves Ughes qui a coordonné cet ensemble rend parfaitement compte de l'œuvre de Marie-Claire Bancquart : attention au corps, à cette "peau des viscères maintenue / par la peau générale / sans laquelle tout le dedans / s'en irait aux poubelles de Dieu" et ouverture à la terre où il y a toujours à "réclamer" et à "célébrer". "Déranger", troubler, quoi ! Éveiller, finalement. À propos de son Rituel d'emportement paru chez Obsidiane et Le temps qu'il fait et qui reprend les poèmes publiés entre 1969 et 2001, Yves Ughes note que "la poésie ici se confond avec un cri de vie, un désir de mâcher le néant jusqu'à l'essoufflement afin que puisse s'accomplir, de nouveau, l'acte simple de respirer". Dans cette œuvre, "on trouve partout l'énigme de la merveille et de la douleur mêlées", soit notre monde tel qu'il se donne. D'un bloc. "Mettre de l'énergie en mots" reste sa belle querelle !

Marie-Claire Bancquart, rêveuse de vies

Alain Freixe :

Trois récits – vous diriez, chère Marie-Claire Bancquart, nouvelles ? – trois portraits de marginaux, toujours "à côté" des jours comme ils vont composent ce livre *Impostures* qui paraît aujourd'hui dans la collection Thoth des éditions L'Amourier. Deux d'hommes de la Renaissance : l'un, italien, vivant à Bologne, peintre, sculpteur et hérétique ; l'autre, français, militaire et fin lettré, un anti Du Bellay qui de Rome reçut un véritable éblouissement. Quant au premier, c'est celui d'une femme, Sempronia, "la conscience blanche" de Catilina, ce conspirateur romain qui fit le lit de César, dont vous rêvez la vie à partir d'une carte de vœux reproduisant une miniature de la jeune femme provenant d'un manuscrit français du XVI^e siècle, possession de la bibliothèque de New York, carte qui portait au dos quelques lignes au sujet de la belle romaine, poète et danseuse. Qu'est-ce donc qui vous attire dans cette Renaissance italienne ? Serait-ce ce goût baroque pour les apparences et les masques ?

Marie-Claire Bancquart :

Récits, ou nouvelles, me demandez-vous, cher Alain Freixe ? – Pour ce livre, j'aime bien le mot "récit", qui sous-entend peut-être un substrat plus véridique que le mot "nouvelle" : l'existence de Sempronia est attestée ; de même, celle d'hérétiques réfugiés en Italie et continuant à observer secrètement leur foi (comme en Espagne les juifs marranes), et celle, dans les chroniques italiennes de la Renaissance, d'un fantasme de la "belle morte" antique découverte intacte.

Oui, je suis très attirée par la Renaissance italienne, à tous les degrés de son évolution. Dans sa maturité, elle exhibe des apparences et des masques, non sans savoir qu'ils peuvent avoir une valeur dramatique, faire référence à un grand bouleversement : Ici, c'est ce bouleversement qui m'a intéressée ; il a lieu au début de la Renaissance. Le héros de *Perpetua* a participé à l'expédition de Charles VIII ; donc le récit évoque une période allant de 1493 à, mettons, 1510. Le sculpteur de "La Déposition" a été l'élève de Mantegna, mort en 1506. La miniature du manuscrit français qui a donné naissance à ma rêverie sur *Sempronia* ne peut être que du tout début du XVI^e siècle, car la concurrence de l'imprimerie a supprimé la belle miniature vers 1510. De là une autre rêverie, que je vous livre : si l'auteur de celle-ci avait voyagé en Italie, ce qui se faisait couramment alors, il aurait pu rencontrer mes deux autres personnages...

Dans ce début de la Renaissance, on imagine l'extraordinaire perturbation qu'ont pu causer la découverte de l'Amérique, de l'imprimerie, et la compréhension renouvelée de l'Antiquité latine : les esprits s'ouvrent à la nouveauté, au doute. Sinon, l'amour pour la "belle morte" aurait paru sacrilège à mon personnage même ; le groupe sculpté de "la Déposition" aurait semblé tel au clergé. Et mon enlumineur admire visiblement Sempronia, si différente du modèle romain courant de la femme cantonnée au foyer. Lui aussi, peut-être, aurait comme moi aimé connaître ses poèmes et ses discours à jamais disparus...

Alain Freixe :

Vos personnages avancent masqués sur la scène du monde, conformément au titre que vous avez choisi. Imposteurs, oui, hypocrites disons car tous parlent sous le masque. Si la société dans laquelle ils vivent apparaît bien comme un jeu de masques, les masques de vos personnages sont là comme principe d'éloignement – je pense à ce "parler de loin" que prônait La Fontaine – qui permet sinon de dire la vérité du moins d'en dire un bout : le chef-d'œuvre d'Aldo, cette déposition de croix, en

est le plus bel exemple tant une “ parole muette [...] crie la misère des hommes ”, soit la vérité cachée de la foi d’Aldo, “ ce combat entre celui qui donne le bonheur et l’Autre ”. L’art est-il voué au *mentir-vrai* ?

Marie-Claire Bancquart:

Mes personnages parlent en effet sous le masque: l’hérétique, l’amoureux d’une païenne, et aussi Sempronia qui, après la mort de Catilina, cache la teneur de ses écrits et l’éducation d’opposant qu’elle donne à son fils. Mais celui-ci sera un assassin de César; mais le groupe sculpté criera l’hérésie d’Aldo; et l’obsession de la belle morte fera naître la magnifique Perpetua (j’en fais certes un symbole, et non une vérité génétique!). Vous avez raison, ces trois récits portent en eux l’idée que l’art est forcément un “ mentir-vrai ”. Sans parler des masques imposés par certaines sociétés, certaines politiques. Un “ mentir-vrai ” vital, pas toujours aussi évident que pour Aragon, né “ sous pseudonyme ”. Mais ce qu’un artiste (plasticien, musicien, écrivain) donne au public est toujours un masque de ce qu’il aurait voulu donner. Je crois qu’une des raisons majeures de ce travestissement forcé, c’est que nous sommes nous-mêmes habités par un mentir-vrai, *constitués* par lui. Me voici, je m’appelle Untel, vous me voyez, je me vois (en image inverse, déjà) dans un miroir, mais que sais-je moi-même des mouvements internes de mon corps, des maladies ou du bien-être qu’il est en train de développer en douce? Et que projeter de vraiment certain sur l’avenir, sinon notre mort, on ne sait quand? Être, c’est à la fois terrible et magnifique, puisque nous percevons et ressentons aussi la tranquillité, la beauté, l’amour. On met l’énergie qu’on peut dans l’expression de cette ambivalence qui nous habite. Mais on l’exprime toujours au-dessous de ce qu’on voudrait, avec un grand coefficient d’incertitude, auquel s’ajoute l’incertitude du savoir-faire.

Alain Freixe:

Le projet d’Aldo, cet homme au caractère sauvage qui a des dons pour le dessin, lorsqu’il se rend à Mantoue auprès d’Andrea Mantegna afin d’entrer “ dans le secret du maître ” est double: d’une part, il entend “ en plaçant plus convenablement les traits, les ombres rendre leur mort plus présente aux hommes ” et d’autre part, “ approcher avec (ses) lignes di Dieu bon et de l’autre ”, puisque le double Dieu est à la base de sa croyance et donc disons de la source énigmatique du mystère du vivre. Sont-ce là les projets de Marie-Claire Bancquart écrivain ?

Marie-Claire Bancquart:

Je ne suis pas croyante, en ce sens que je ne rapporte à aucun dieu, bon ou mauvais, ce que vous appelez si bien le mystère du vivre. Sans du tout estimer que la science explique ou expliquera tout, je pense rentrer après ma mort dans le grand jeu des choses. En quoi je suis donc plus proche de la pensée de Lucrèce ou du Virgile de la Sixième Églogue (dont il est question dans *Perpetua*) que d’une pensée qui,

faisant référence à une transcendance, croit au salut ou à la damnation. Mais j’éprouve beaucoup de sympathie rétrospective pour les manichéens, cathares, et autres vaudois, qui croient le monde partagé entre un dieu bon et un dieu mauvais: l’idée d’un seul dieu, bon, qui aurait créé et gouvernerait le monde tel que nous le voyons, m’est très difficile à concevoir, sans parler de la partager. Le projet d’Aldo, vous le voyez, est proche du mien, si toutefois on le place dans l’immanence: il me semble qu’un écrivain doit tenter de dire et la beauté, et les ténèbres du vivre, et les faire sentir, grâce à un travail sur la langue. Notre société n’a que trop tendance à les occulter!

Alain Freixe:

Crier, c’est ce que réussissent chacun dans leur ordre, Sempronia la danseuse dont vous dites que la veille du coup d’état fomenté par Catilina, elle dansa “ pour que cesse la pauvreté, les larmes ” – Là un corps devient cri – et Aldo qui dans sa déposition de croix fait hurler les femmes “ de leurs voix inaudibles ”, enfonçant “ une blessure dans les cœurs ” de qui les regarde; “ crier le cri ”, comme vous l’écrivez dans *La paix saignée*, cela un poète le peut. Mais un romancier le peut-il de la même manière, le doit-il? Et que cela soit une manière autre de vous poser la question des différences entre l’écriture poétique et l’écriture romanesque.

Marie-Claire Bancquart:

Je sais bien qu’actuellement on a tendance à proclamer le mélange des genres. Mais enfin, je pense que dans un poème, on peut faire entendre le cri plus brièvement et plus violemment que dans un roman: un poème utilise une “ langue dans la langue ”, plus délivrée de la syntaxe, plus rythmée, plus immédiate que la prose romanesque. Un roman, qui est de plus longue haleine, et ne peut pas s’écarter autant de la langue courante, utilise d’autres moyens

– descriptions, dialogues – et tout à coup, – peut-être dans un silence soudain de ce qui est discursif en lui –, vous pouvez entendre le cri, comme à la fin de *La Chartreuse de Parme*, ou chez Kafka, ou Giono, ou Grossman. Mais quand on en est arrivé, comme dans notre actuelle rentrée littéraire, à une sortie de 750 romans, alors il me semble que les jeux et enjeux vrais du roman ne vont plus...



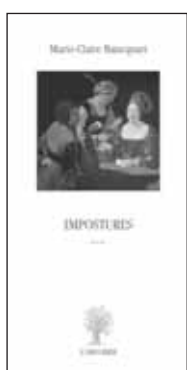
Alain Freixe:

Dans un entretien que vous avez accordé à Bernard Mazo dans le N°9 de la revue *Autre Sud* en juin 2000, vous déclarez déplorer la méconnaissance globale de la poésie contemporaine dans l’université comme la réaction de trop de poètes devant la critique universitaire, comment – je rappellerai que vous êtes spécialiste des années 1880-1914 où naît notre modernité – vivez-vous ces relations entre votre activité de critique littéraire et la création poétique et romanesque? Qu’apporte à l’acte créateur le fait de lire et de lire en vue d’une écriture critique, ce qui ne relève pas tout à fait du même regard?

Marie-Claire Bancquart:

Je suis en effet spécialiste de la prose entre 1880 et 1914, période qui a soulevé beaucoup des problèmes qui sont encore les nôtres ; mais aussi je suis allée jusqu'à la période contemporaine dans mes livres sur Paris, et j'écris (particulièrement dans la revue *Europe*) sur la poésie en train d'être éditée. Dans tous ces cas, j'éprouve la vérité d'une belle phrase de Jean-Marie Barnaud, parlant sur France-Culture du professeur des grandes classes, qui est aussi forcément un critique : c'est que pour être crédible, il lui faut montrer, non seulement ses certitudes, mais aussi sa fragilité. Le critique omniscient, sûr de lui, qui croit déshabiller totalement un texte, est "aussi pire"

que celui qui ne le travaille pas. On a beau chercher, analyser d'une manière approfondie, appeler à son aide toutes les méthodes possibles, on s'aperçoit qu'il existe toujours un "point aveugle" dans un texte, une fragilité qui fait partie de sa beauté. C'est une rencontre qui nous le rend très intime. Elle est riche et précieuse pour l'écriture personnelle, même si celle-ci arrive en effet d'ailleurs, plus organique et plus spontanée, avec en elle aussi un "point aveugle". Alors, une activité soutient l'autre : plus je m'informe sur les questions que se sont posées les écrivains, plus je m'en pose à moi-même, et plus je partage cette incertitude, ce tremblement, qui sont inséparables de la pratique de l'écrivain.



Récit Impostures

Marie-Claire Bancquart

collection *Tboth*, éd. L'Amourier

Impostures
ou le temps redressé de l'écriture

Sommes-nous en présence de récits puisant leur matière première dans la pâte de l'Histoire ?

Les noms propres avancés : Cicéron, Catilina (et les précisions qui les accompagnent : Cicéro, le pois chiche, comme ces verrues molles poussant sur le visage de l'orateur), la mise en place de lieux marqués : Rome, Bologne, Mantoue... pourraient le laisser croire. Et ce serait déjà une exploration lumineuse, car les images figées par le temps comme autant d'impostures se trouvent en ces textes totalement bouleversées. Qu'on ne s'attende pas à des péplums impeccablement posés sur des corps lisses : le Cicéron pois chiche en prend pour son grade, et Judas se trouve hissé, à l'égal de Joseph, au rang d'élus, puisque sans lui la Révélation n'aurait pas eu lieu. La Vierge et Marie-Madeleine donnent vie à des statues qui hurlent sans fin.

Mais ne voir que cet aspect historique ce serait éluder la démarche poétique qui surgit dans le déchirement des lignes. Sous la narration, sont interrogés la création, le rôle des mots. Sempronia, la très avisée maîtresse de Catilina, apparaît ainsi comme créatrice de textes insolites : *elle faisait entrer dans ses poèmes des réalités triviales, comme le bruit des voitures, ou les ordures de la maison*. Cicéron en revanche, le premier orateur au box-office, est dessiné comme un pur technicien, un rhéteur utilisant les ressources de son métier et de langue à des fins douteuses. Au gré du récit s'impose donc une interrogation essentielle, concernant l'acte d'écrire ; au fur et à mesure que le texte se déroule, il réfléchit sur sa propre fonction, sur les fondements de sa légitimité.

Un jeu étrange et fécond s'installe entre la description de ces mondes troubles, troublés par les temps qui courent et le mode

de transcription adopté. La plume en l'occurrence se fait exigeante, elle ne cultive une distance neutre que pour mieux dissiper tout risque d'illusion. L'Histoire devient avec ces mots un lieu où s'élabore une vision du monde.

Elle (Rome) était devenue une métropole à la fois riche et misérable, qui n'arrêtait pas de dévorer les produits du monde entier – épices, vins, statues, bêtes exotiques – et de se dévorer elle-même à force d'inquiétude. L'histoire des hommes a-t-elle une autre logique que cette aspiration vampirique à absorber l'univers, afin de mieux se détruire, avec application et détermination ? Les personnages dès lors ne seraient plus qu'agents désarticulés, possédés autant que dépossédés, révélateurs d'une comédie pathologique. La nôtre. Notre vie.

Que peuvent donc l'écriture, la peinture, les arts dans cet affrontement ? Bredouiller pour justifier ? Griffonner pour tenter de dire l'indicible ? Dans ce monde brouillé, comment accéder par la langue, les traits, le dessin ou la sculpture à une vérité qui tienne ? Qui tienne au corps. Qui maintienne en vie ?

La réponse se trouve dans l'allant. Le problème posé dans l'écriture se résout en elle, par elle. Face à l'angoisse du monde, il convient de retrouver le plaisir de raconter, sans illusion, sans fioritures, mais avec l'humanité du partage, le bonheur du récit déroulé.

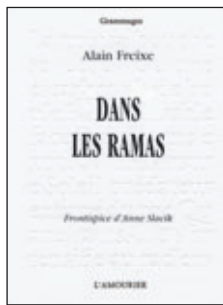
Après avoir déchiré les faux-semblants – ces impostures qui nous menacent – après avoir installé le doute et instillé le trouble, Marie-Claire Bancquart peut libérer les couleurs qui animent l'âme et, sous nos yeux témoins et acteurs, tracer des fresques historiques aux contours neufs.

La vie sera ainsi pas à pas reconquise, mot à mot, comme celle d'Hugues del Bosc. Ballottée entre armées et découverte des arts, son essence courra le risque de sombrer, dans la fièvre des visages morts et retrouvés. Mais quand l'art aura opéré son action essentielle : purger les passions, vaincre le temps décédé, la sève des jours pourra de nouveau circuler dans les veines, comme un fluide d'éternité.

Et l'enfant que le récit engendre dans un mouvement de catharsis peut alors accepter ce nom insolite : *Perpetua*, insolite et troublant, comme l'espoir.

Yves Ughes

Impostures, éd. L'Amourier, 12,00€



Poésie

Dans les ramas

Alain Freixe

collection Grammagés, éd. L'Amourier

On ne progresse pas, en écriture : on endure une expérience qui, peu à peu, apprend qui l'on est. Appelons ce creusement une fidélité, et acceptons qu'il donne quelque chose d'autre encore à endurer, s'il est vrai que le poème ne prétend à aucune solution mais enseigne simplement l'évidence d'une sorte de cogito de l'énigme. Le poème ouvre la parole à toujours plus d'incomplétude, en effet, à plus d'incertitude, dès lors qu'il se refuse aux plaisirs esthètes et qu'il accueille et fait entendre l'inquiétude d'une voix qui habite et interroge ses apories. Je me suis redit cela, lisant ce dernier livre d'Alain Freixe, et y retrouvant une telle inquiétude dans le frémissement si particulier que procure chez lui la rencontre du halètement des phrases, de leurs coupes brutales, de leurs intermittences, avec la surprise d'images violentes ou complexes, et que soutiennent plus particulièrement tout au long de ce texte-ci le jeu insistant de couleurs opposées.

Ainsi de cette *Lointaine du fond du ciel*, vraie figure de l'énigme, vers qui tout le livre au fond se tourne, ou plutôt, pour le dire comme Freixe, se "détourne" : *Deux nuages la voilent. Deux rafales la suspendent à l'air – à sa carrosserie qui arme tous les rêves. Nous sommes sans socle. Sans mesure. Sous les étoiles.*

Ce rythme-là est accordé à celui de la marche. Le dehors et l'élémentaire – vent, pierre, arbre, neige, montagne, falaise, mur, nuit, ciel... – ne sont pas, chez Freixe, des figures symboliques ; ils sont des présences qui donnent corps au corps du marcheur, comme chez du Bouchet. Celui qui se sait "sans socle", peut-être trouvera-t-il son assise là où le monde résiste, impose qu'on "tienne", ou ce serait la fin. Il s'agit d'affronter "ce mur de l'air", d'aller "sous les mâchoires du ciel",



bref, oui, de "tenir contre", au risque de l'aveuglement, s'il est vrai aussi que "faire face brûle les yeux".

Telle est l'expérience que Freixe a toujours définie comme l'épreuve de "l'en face", qui est aussi une expérience des "limites".

La donne de cette aventure, de cette traversée, pourrait se dire ainsi : j'avance pour être ; faute de quoi je suis perdu. Ce qui implique que, du même mouvement, j'écrive aussi pour être. Autrement, et ma vie, et la poésie, s'effondreraient dans la bassesse d'une "saison du confort". Or, n'est-ce pas, un très grand l'a écrit avant nous : "je hais la saison du confort".

Puissance du réel à partir de quoi et contre quoi je parle, et deviens qui je suis.

&

Puissance, et non pouvoir.

Le pouvoir, c'est dans la ville qu'il s'exerce. Ce que dit surtout la dernière partie du livre, *Villes, passages sombres du temps*, et qu'annonçait déjà *À la lointaine* dans une évocation, qui fait penser à Trakl, des "terrains vagues, près des villes sombres", et dont il faut se déprendre. C'est dans la "ville-méduse" où plus aucun vent salutaire ne courbe les formes, ni ne "donne à espérer", où la violence de la force écrase et nie les hommes "avec cette sagesse patiente que l'on sait aux bourreaux", dans la ville qui "a la mort en elle", que la parole est niée. Et c'est

alors qu'il faut réapprendre à dire "non/encore et toujours/ pour que respire/ dans les fièvres de la parole/ insurgé/ le cœur". Et dire non, on l'a compris, ce sera aussi se remettre en route, à la rencontre du poème improbable, cette chance qui attend et qui toujours nous manque et nous dépasse.

Ce que dit Celan : Le poème est seul. Il est seul et en chemin. Celui qui l'écrit lui est seulement donné pour la route.

Jean-Marie Barnaud

Dans les ramas, éd. L'Amourier, 19,00 €
Frontispice d'Anne Slacik

Le haïku ou l'art du bref

Le haïku, cet art du moins dire, vise à mobiliser l'attention et susciter un élan de la pensée vers *la chose comme elle est dans l'instant de sa révélation, soudaine et là*, selon Roger Munier¹. Quelques mots qui cherchent à aller plus loin que les mots. Des mots tels qu'ils se fassent oublier comme chez Bashô ou Shiki, Buson ou Issa. Des mots poreux – véritables puits artésiens – par où remonterait le "ah !" des choses quand, étonnés, elles surgissent comme elles sont, moins peut-être dans leur être que dans les rapports qu'elles peuvent

entretenir entre elles, quand ceux-ci sont justes, quand ils reposent dans une mesure qui les illumine.

L'originalité du *Sablier palmipède*² de Jacques Ferlay ne tient pas seulement aux lavis originaux de Sidali de Saint-Jurs, magnifiquement mis en valeur dans cette collection *Carnets* des éditions L'Amourier au format à l'italienne mais aussi au fait que l'éditeur a choisi de faire figurer face à face des textes qui laissent passer une image du monde et les haïkus proprement dits qui nous donnent, eux, le monde, dans la saveur même d'un de ses moments.

Ainsi l'on apprend que familier d'une rivière, Jacques Ferlay de promenade en promenade, s'est pris à dialoguer avec les vivants des berges : chiens, grenouilles et surtout canards tant "le grand air est plein de choses à voir et à entendre".

Que ceux qui n'ont pas de "rivière amie" se rassurent : *faute de rivière, tout ce qui est hors de soi-même est chance d'une amitié.*

Alain Freixe

¹ *Anthologie Haïkus*, Texte français de Roger Munier, Préf. d'Yves Bonnefoy, PoésiePoints, 6,50 €

² *Sablier palmipède*, Jacques Ferlay, lavis originaux de Sidali de Saint-Jurs, éd. L'Amourier, 19,00 €

Nuée de corbeaux dans la bibliothèque

Jean-Pierre Chambon

collection Grammages, éd. L'Amourier



Dans la bibliothèque de Jean-Pierre Chambon, il y a certes des corbeaux – ceux d'Edgar Poe, de Rimbaud, de Villon, de Kenneth White... Ombres évoquées dès le premier poème, qui donne son titre au livre –, mais on imagine présentes aussi, des œuvres de poètes japonais tels que Saïgyo, Basho... Poètes qui ont traversé les siècles parce qu'ils ont su donner valeur universelle à la plus infime, et intime singularité. Poètes/peintres, poètes/philosophes, pouvant élever un petit pan de mur jaune, simplement en le regardant, à sa dimension métaphysique.

Jean-Pierre Chambon marche sur leurs traces, quand de l'instant il arrête le mouvement, pour recomposer en versets le récit de ce que son regard saisit par surprise.

Par surprise, justement, est le titre de la première partie de ce recueil, qui en comporte trois autres : *Au passage*, *Trois trains*, et *Paysages avec vents*.

Parce que le monde nous est *donné que par intermittence*, Jean-Pierre Chambon *invoque le recours aux mots* surgissant aussi, *par surprise*.

Le lecteur, avec la lenteur et l'attention que ces textes méritent, promène dans un premier temps, son plaisir à travers les lieux parce qu'ils font immédiatement images, depuis la vitre d'un train, d'une voiture, ou dans une usine désaffectée, ou encore sur un bord de mer. Là, pour trembler avec la lumière, ailleurs pour *suivre des yeux la trace du vent* ou *faire escorte à un vieux pigeon boiteux*... mais toujours pour *conjurer un trouble*. Car la quête poétique de l'auteur ne se limite pas à la narration de ce qu'il voit, même si son regard vibre d'une délicate acuité.

Le titre de la deuxième partie *Au passage*, dit à lui seul quelque chose de l'essence de ce recueil traversé par la sensation d'une fêlure, d'une brèche, qui serait le passage entre un monde commun, visible, et un autre, invisible mais fortement pressenti. Jean-Pierre Chambon tente ici de l'entrouvrir avec l'humble conscience que ses mots ne peuvent être qu'ébauche, tant nommer le lieu "d'où jaillissent les signes", semble gageure impossible. Comme si une relation devait prendre corps entre le regardant et

le regardé, avec le paradoxe que dans l'élan de l'écriture, pour atteindre le sens de ce mystère, il est nécessaire de s'effacer soi-même.

Conjuguant dans un rythme toujours soigné, réalité furtive et mouvement de la pensée, la poésie de Jean-Pierre Chambon, voyage à la rencontre du silence et du temps, lui aussi, nomade.

Bernadette Griot



Frontispice de Béatrice Englert

Nuée de corbeaux dans la bibliothèque, éd. L'Amourier, 19,00 €

Si j'ai une âme

Vincent Peyrel

collection Tbot, éd. L'Amourier



Ce qui apparaît comme inhumain peut-il s'avérer être également nôtre ? C'est l'une des questions que pose ce livre en s'appuyant sur un fait divers qui s'est déroulé au cours de la "Grande guerre".

Lorsque j'ai reçu le manuscrit ce fut évidemment un choc, dû à son propos certes, mais aussi à la langue utilisée ; la voix de Hans. En remettant ce texte à mon comité de lecture je n'ai pratiquement pas fait de commentaire afin de laisser toute leur place aux réactions spontanées, elles ne se sont pas faites attendre et, malgré l'adhésion unanime, c'est un des manuscrits qui a provoqué le plus d'échanges. On m'a mis au défi de le publier, voilà qui est fait.

Vincent Peyrel, son auteur, m'a confié récemment : "Ce qui m'a semblé intéressant dans l'histoire de Hans Grans c'est qu'elle n'a pas existée. Du moment où il a rencontré Friederich Haarman, il n'est devenu que le partenaire du plus prolifique tueur en série du début du XX^e siècle, cannibale de surcroît. À l'origine, c'est donc logiquement à Friedrich que je m'intéressais. Jusqu'à ce que la beauté, la simplicité et l'innocence de leur liaison n'apparaisse que chez Hans. C'est lui qui, découvrant le monde sans moralité, sans amour mais en se laissant porter par ce corps qui ne rejette rien, connaît la véritable histoire. C'est donc Hans qui doit témoigner." Ainsi l'auteur, à partir d'un minutieux travail d'archives, "va donner chair à son personnage", et ici cette expression, devenue un lieu commun, va s'avérer particulièrement concrète. Très incarnée aussi la parole de Hans qui du fond de son dénuement affectif, avec une intelligence brute, dépourvue de toute référence culturelle, va nous dire de l'intérieur cette histoire d'amours et de meurtres. Et Vincent Peyrel d'ajouter : "Je ne sais pas si Hans et Friedrich, en plus d'être amants, s'aimaient réellement. Je ne sais pas si Hans était beau. Je ne sais pas si la fumée des cigares de Friedrich l'incommodait (Ulli Lommel dresse, en 1974, un tableau différent de cette histoire vraie dans son film *La tendresse des loups*). Seulement, une fois que Hans a commencé à raconter son histoire, je l'ai trouvée belle comme ça. Douleuruse comme celle de beaucoup de gens. Violente comme beaucoup de vies. Amorale comme certaines..."

Le désir d'éditer un tel texte ne va pas sans quelques craintes quant à l'abord que peut en avoir le lecteur potentiel. Il me fallait donc songer à la présentation de ce livre... L'an dernier, une exposition d'Ernest Pignon-Ernest a eu lieu à Contes, village voisin du nôtre. Pignon y montrait son travail sur les poètes et, en revoyant un des dessins exécutés à propos de Pasolini, j'ai su tout de suite que c'était ce qu'il nous fallait pour la couverture de *Si j'ai une âme*. Je m'en suis ouvert à Ernest, avec lequel j'avais déjà travaillé pour *Le Chant des batailles* de Daniel Biga, et lui ai envoyé le manuscrit. Cette année, au salon du livre, il est venu me dire la forte impression ressentie à la lecture du manuscrit et son accord pour la première de couverture. Pour la quatrième de couverture c'est Alain Freixe

(suite page 8)

De la toile et des mots, Un maillage possible

Depuis le Basilic n° 10, nous avons créé une rubrique consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie et de la littérature. Dans ce numéro nous vous proposons deux détours :

perso.orange.fr/michel.butor/

Michel Butor nous reçoit dans son hall d'entrée. Une page blanche, limpide, présentant trois sous-parties : *Poésie au jour le jour*, *Catalogue de l'Écart*, *Essais*. Et les lettres se combinent avec des chiffres, ceux des mises à jour. On ne peut plus sobre, pour une découverte mieux balisée.

Cliquez pourtant, sur l'une ou l'autre ligne, et c'est l'expansion, la profusion, la découverte et l'éclosion permanentes, le bonheur des textes qui engendrent les textes. La générosité. On est installé ici, et déjà des branches, des ramifications nous dirigent là-bas, vers des lieux aux courbes abondantes. La poésie séminale fait naître une géographie inattendue, inlassablement ponctuée d'émerveillements. Au détour d'une page : *Paysage à travers un autre*. Au détour d'une autre : *Portrait d'un autoportrait*. Interpénétration, les mots s'en donnent à cœur joie. Libérés enfin, mais pour une action de procréa-

tion. Il faut lire ces textes, portés par le plaisir intense d'une danse verbale :

*Le temps d'une respiration
Et l'automotrice nous aura transportés
Bruyamment de l'autre côté
De cette porte rocheuse
Semblable à celle des enfers.*

Temps mâché d'une période de ballast étalé sur les mythes d'en-dessous. Spirales. Vertiges de la profusion.

Essais, le mot de Montaigne trouve ici ses racines et se ramifie. Un tableau de Delacroix *Sur l'entrée des Croisés à Constantinople*, et le dialogue s'installe. On y croise Baudelaire, Huysmans, de Villehardouin. Et le texte se déroule magnifiquement non dans le commentaire mais dans le déclenchement verbal de la lecture. De la création. Re-création.

Une fois la porte fendue, s'impose le parler de la fête, du goût, de la joie crépitante :

*O Madonna Mona Lisa mia bellissima
Signorina per piacere grazie tanto dopo di lei
Antipasti torinesi tagliatelle bolognese*

Ou comment Michel Butor porte la saveur des langues en notre langue même. De quoi jubiler. Pour un long temps.

Quand on a circulé dans les allées foisonnantes de Michel Butor, le goût de la surabondance s'est installé, on peut alors, pour amplifier la découverte, faire un détour chez Henri Desoubeaux :

perso.orange.fr/henri.desoubeaux/index.html

Ce lieu nous propose un "dictionnaire Butor", il s'agit en fait d'une époustouflante compilation. Elle tire le meilleur profit possible des voies de circulation offertes par internet. On entre ici dans les œuvres répertoriées, et d'emblée surgissent des références d'articles, des noms de critiques, des analyses qui se multiplient en arborescences accélérées. La prolifération est toujours de mise, comme règle du lieu. Dans ces itinéraires entrelacés, on prend la mesure de la profusion générative du travail d'écriture de Michel Butor ; et le principe d'exploration adopte la scansion même de l'œuvre originelle.

Il faut entrer dans ces sites comme on accepte la fertilité du labyrinthe.



Jean Onimus (1909-2007)

Auteur d'une œuvre abondante croisant littérature, pédagogie, morale, Jean Onimus fut un extraordinaire passeur de poésie, comme universitaire et critique littéraire, toujours attentif à ce qui pouvait s'écrire ici ou là. Lisez, par exemple, ses livres aux PUF sur Jaccottet, Le Clézio, et ce petit chef d'œuvre de rêverie active : *La Maison corps et âme*.

Il fut, après la guerre, l'un des animateurs des *Rencontres de Coaraze* et, comme professeur de Khâgne à Nice, un admirable initiateur à la littérature et au poème,

qu'il ne pouvait concevoir et partager que comme expérience de vie.

Cet éveilleur nous fit l'amitié de quelques conférences sur Jean Follain, Henri Bosco, Valéry, par exemple, dans les premières années du cycle de conférences "Pourquoi des poètes... ?", organisé par l'Association Podio, pour la défense et l'illustration de la poésie à Grasse dans le cadre de la Bibliothèque Municipale.

Il s'est éteint à Valbonne le 3 août 2007 à l'âge de 98 ans. Trois semaines plus tard, disparaissait Madame Onimus.

Notre Basilic abaisse ses paupières en signe de deuil et adresse ses condoléances attristées à tous les siens, proches et amis.

Ce grand sapin funèbre, chargé de neige, unique en ce soir d'hiver, tout prêt à se fondre dans le brouillard, je puis bien le reconnaître comme un repère sur mon chemin et m'en servir pour me guider. C'est ainsi que, d'abord, je l'ai remarqué. Mais si, cessant de le reconnaître et de m'en servir, je ressens tout à coup sa prestigieuse présence, si je m'arrête dans le froid qui tombe pour contempler cette lourde branche qu'il abandonne à la nuit et si j'emporte en moi cette image pour y rêver tout à loisir, ce sapin va pour quelques instants m'habiter ; mes affinités avec la nuit, la neige, la solitude et cet arbre magnifique vont s'éveiller et me livrer un univers d'analogies. Derrière l'arbre va surgir un horizon – non pas cet horizon de montagne qui va s'engloutir dans l'obscurité mais un horizon intérieur, un horizon d'âme – immémorial, familier et pourtant mystérieux, un horizon que je portais déjà en moi, que tous les hommes portent au fond d'eux-mêmes et que cet arbre, ce soir, m'a dévoilé.

Jean Onimus

La connaissance poétique, éd. Desclée de Brouwer, 1966, p. 111

Présence des Éditions L'AMOURIER

- au Salon du Livre à Limoges
"Hors vitrine"
**jeudi 20, vendredi 21, samedi 22,
dimanche 23 septembre 2007**
Parmi les auteurs invités :
Jean-Pierre Chambon
- au Salon du livre de Mouans-Sartoux
06 (stand N° 50 Espace D)
**vendredi 5, samedi 6, dimanche
7 octobre 2007**
Parmi les auteurs invités :
**Claudine Galea, Florence Pazzottu,
Vincent Peyrel, Alain Freixe...**

Lectures

- Salon du Livre d'artistes au Carré
d'Art à Nîmes
samedi 29 septembre à 18h30
Lectures croisées : **Alain Freixe et
Emmanuel Laugier**
- BMVR Louis Nucéra à Nice
Claudine Galea (littérature jeunesse)
jeudi 4 octobre à 17h
**Claudine Galea et
Florence Pazzottu**
vendredi 5 octobre à 17h
A. Freixe, D. Schmitt, Y. Ughes
Visages de René Char
samedi 13 octobre à 15h
Michaël Glück
samedi 10 novembre à 15h
- Ass. Belugo à Montagnac (34)
Rens. 04. 67. 24. 02. 33
Alain Freixe et Raphaël Monticelli
samedi 27 et dimanche 28 octobre
- Maison de la Poésie à Grasse
conférence "Camus le solitaire"
par Yves Ughes
vendredi 16 novembre à 19h30
- Chapelle Victoria à Grasse
Alain Freixe (Dans les rams)
jeudi 29 novembre à 19h30

Expositions

- "Joë Bousquet et ses peintres"
au Centre Joë Bousquet et son temps
33 rue de Verdun, Carcassonne
30 novembre 2007 - mars 2008
- **Max Charvolen**
Musée d'Histoire de Marseille
23 octobre 2007 - mars 2008
- **Martin Miguel**
Galerie de La Marine à Nice
13 décembre 2007 - 9 mars 2008
Galerie Matarasso à Nice
Livres d'artistes - 14 Décembre 2007
- **Anne Slacik**
Monastère de Saorge
13 octobre 2007 - mai 2008
Lecture le 13 octobre de Michaël Glück

(suite de la page 6)

qui a eu l'idée de faire appel à Bernard Noël. Il m'a semblé, par son œuvre, être en effet celui qui pouvait donner le plus juste écho à ce récit. Voici sa contribution :

Tuer, boire le sang, manger la viande sont des actes qui, d'un côté, mènent à la communion et, de l'autre, accomplissent le crime. La ressemblance n'est pas une valeur morale, bien que l'artiste exécute tout autant que l'assassin. Il n'y a que l'innocence qui puisse les mettre à égalité, mais l'innocence est originelle ou n'est pas. Aussi ne peut-elle être qu'entière et excessive donc insensée aux yeux de la normalité : c'est pourquoi elle est forcément monstrueuse dans ce livre où elle représente l'arrière-pays du vice et du meurtre. Cependant, elle n'est pas mauvaise au sens malin d'autrefois pour la raison qu'elle est simplement devenue la doublure de la déréliction à laquelle nous condamnons aujourd'hui la condition faite au social.

Que Ernest Pignon-Ernest et Bernard Noël soient ici remerciés pour nous avoir accompagnés dans cette aventure éditoriale.



Voici donc la genèse de ce livre qui, je l'espère, trouvera de nombreux lecteurs malgré la confrontation qu'il propose. Comment un jeune de dix-sept ans, parce que l'élémentaire lui a été refusé par la vie, ne parvient pas à se construire et en arrive au pire. Pire qui, d'un point de vue statistique, ne fût qu'une petite goutte de sang sur l'égal de l'énorme bouche-rie qu'à été le conflit en cours à son époque.

Jean Princivalle

Si j'ai une âme, éd. L'Amourier, 16,00€

À l'heure où ce basilic est mis en page, nous apprenons la disparition de **Michel Roncerel**. Peintre, graveur, il avait fondé en 1992 les très belles éditions "Manière noire", en Haute Normandie avec sa femme Monique, typographe. Une cinquantaine de livres d'artistes ont vu le jour sous leurs mains, avec des poètes tels que Fernando Arrabal, Michel Butor, Bernard Noël, Marie-Claire Bancquart... et dernièrement Fabio Scotti. Solidaires de la douleur de sa femme et de ses proches, nous leur adressons nos plus vives pensées amicales.

Bernadette Griot

Le Basilic

gazette de
L'Association des Amis de l'Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice

est publié par l'AAA
dont l'action est soutenue par
le Conseil Général des Alpes-Maritimes,
le Conseil Régional et la DRAC PACA

Comité de rédaction

Alain Freixe,
Bernadette Griot,
Martin Miguel,
Raphaël Monticelli
Yves Ughes

Maquette : Bernadette Griot

L'Amourier éditions
223 route du Col St Roch
06390 - COARAZE

Tél. : 04 93 79 32 85
Fax : 04 93 79 36 65

amourier.com
l'amour des livres